

http://www.france.fr
 by
 Dimanche
 1^{er} OCTOBRE

Mort à trente-sept ans, Gérard Philipe fut "plus qu'un jeune premier, un héros"

LA FIÈVRE MONTE A EL PAO
 Film de Luis Bunuel
 avec Gérard Philipe et Maria Félix
 20.40



D'EL PAO A LONGCHAMP

SI « La fièvre monte à El Pao » est aussi l'un des derniers films qu'a tourné Maria Félix (notre photo), la belle vedette mexicaine n'a pas eu, heureusement, le destin tragique de son partenaire Gérard Philipe. Si elle a pratiquement abandonné l'écran, les turfistes peuvent encore admirer sa beauté exceptionnelle. Devenue Mme Alex Berger, Maria Félix possède une importante écurie de course qui fait souvent triompher ses couleuvres à Auteuil ou à Longchamp.

De son vrai nom Maria de Los Angeles Felix Guereña, elle est née, dans l'entre-deux-guerres, à Hermocillo, au bord du fleuve Sonora. Mariée une première fois, à l'âge de quinze ans, elle fut remarquée, quelques années plus tard, par un producteur, Fernando Palacio, qui lui proposa un contrat et écrivit aussitôt un scénario à sa mesure. Le film ne se fit pas, mais Michel Zaccarias accepta de

faire travailler cette nouvelle venue... C'est ainsi qu'elle devint la partenaire de l'acteur Jorge Negrete dans « El Demon de las animas ». D'autres films suivirent mais, s'ils faisaient honneur au cinéma mexicain, ils semblaient trop fortement caractérisés aux yeux des étrangers, qui ne voulaient y voir que des « images d'une histoire et d'un pays ». Il fallut « Enamorada » pour que la France découvrit, enfin, Maria Félix, mais ce fut un coup de foudre réciproque. Si, comme son partenaire, Pedro Armendariz, elle devint une vedette internationale, elle tourna de plus en plus en France ou avec des Français. C'est ainsi que « La fièvre monte à El Pao » peut être considéré comme appartenant à la série qui comporte notamment « La Belle Otero », « French-Cancan », « Les héros sont fatigués » et qui, finalement, ont fait de Maria Félix une vedette française.

QUAND, en cette triste fin de novembre 1959, à l'instant même de sa disparition, la légende s'empara de Gérard Philipe, tout semblait avoir déjà été dit sur ce prestigieux acteur. Il ne restait que l'essentiel. Il était réservé à Pierre-Aimé Toudard de nous le rappeler : dans les ruines, les remises en question et le scepticisme hérités de la Seconde Guerre

mondiale, lui, seul d'entre ses pairs, avait su être « plus qu'un jeune premier, un héros ».

Personne ne put donc s'étonner qu'on l'ensevelit dans le splendide costume du « Cid », ce fougueux Rodrigue dont il avait retrouvé en lui, pour nous les faire partager, le courage et la générosité. Il s'agissait, en effet, plus que d'un symbole. D'ailleurs, c'était lui qui avait répondu à la question « A quoi attribuez-vous cette jeunesse encore actuelle du « Cid » ? » par cette simple constatation : « A Pierre Corneille. »

Un accord harmonieux

L'homme et l'acteur vivaient en symbiose. Si Charles Dullin avait pu affirmer : « Le théâtre est affaire de rendez-vous », Gérard



Gérard Philipe, qui connaissait la gloire, détestait la publicité. Pour les habitants de Ramatuelle, où il repose aujourd'hui, il était « Monsieur Gérard ».

Philipe avait surenchéri : « Avoir envie de dire ce que l'on dit. Tout est là, dans ce métier où il faut ténacité et persévérance. » Il précisa aussi : « Des gens s'acharnent à vouloir faire de savantes distinctions entre le théâtre et le cinéma. Ce sont, pour moi, deux expressions d'un même art. Il suffit simplement d'être un artiste. »

Avec le recul, on s'aperçoit que la première qualité de Gérard Philipe était l'harmonieux accord de ses dons et de sa nature, tant physique que morale. Il est facile, aujourd'hui, de s'étonner de son succès, si on ne le connaît que par les disques qu'il a laissés. Il n'était que présence, une présence qui tenait à son regard lumineux, à la grâce de ses gestes, à cette force intérieure qui habitait un corps paraissant frêle à force d'élégance. C'était une épée. Il en avait la souplesse et

l'éclat. Cela appelait le sang, jamais la boue.

Comme beaucoup d'êtres d'exception, la mort qui l'emporta, jeune homme, à trente-sept ans à peine, l'avait marqué de son sceau. Elle lui avait donné, en compensation, cette grâce que La Fontaine estime « plus belle que la beauté ». Elle lui conféra, à son tour, le double sens de la tragédie et du bonheur, celui que partageront les héros qu'il incarna, « Le Prince de Hombourg » et « Le Petit Prince », « Lorenzaccio » et le jeune officier des « Grandes Manœuvres », « Perdican » et « Fanfan la Tulipe ». Il avait été l'ange de « Sodome et Gomorre ». Il le resta, mais, s'il se voulat « L'Idiot » de Dostoïevski, il choisit aussi d'être

« Monsieur Ripois » puis le terrible Valmont des « Liaisons dangereuses ». A la fin de sa vie, hanté par le problème de la liberté et de l'humiliation, il voulut témoigner plus directement encore de ses convictions. « La fièvre monte à El Pao » fut l'un de ces témoignages.

Echapper à lui-même

Ce n'est pas son meilleur film, bien qu'il ait été réalisé par Bunuel, mais Gérard Philipe se sentait pressé par le besoin de lutter contre la maladie qui allait l'emporter quelques mois plus tard. Cet être « pétri de lumière », ce nouveau Lindberg qui, comme en se jouant, avait

franchi la mare des intrigues et des compromissions, voulait peut-être aussi échapper à lui-même et à ce sillage que « jeune, charmant, traînant tous les cœurs après soi », il craignait de voir se refermer sur lui pour l'emprisonner.

A l'enterrement de Marcel Proust, Maurice Barrès murmura : « C'était notre jeune homme. » Gérard Philipe fut, pour nous, plus que cela. Il a offert, multipliée par les écrans, à des millions d'hommes et de femmes, l'image de la jeunesse dont ils avaient été frustrés. Ils y trouvaient, nostalgiques, l'élan qu'ils avaient brisé, la générosité et le courage dont ils n'osaient faire preuve.

Dès lors, la réalité pouvait dépasser la fiction : elle entra dans la légende, qui n'est pas celle de nos rêves mais de notre espérance.

J.-B. JEENER.

DIMANCHE

19.25 LA SEMAINE SUR LA UNE
Une émission de Monique Assouline

19.40 Flash d'information et Météo

20.

LA FIÈVRE MONTE A EL PAO

UN FILM DE LUIS BUNUEL (1959)

Scénario de Luis Bunuel, Luis Sapin, Luis Alcoriza, Charles Dorat d'après le roman d'Henri Castillou
Dialogues de Luis Sapin
Musique de Paul Misraki

Ramon Vasquez Gérard PHILIPPE
Inès Vargas Maria FELIX
Alexandre Gual Jean SERVAIS
Raoul Dumàs FERRIZ
avec Raoul Dantès, Domingo Soler, Tito Junco, Roberto Canedo, Andres Soler, Luis Aceves Castaneda, Augusto Benedito.

L'EPOQUE ET LE LIEU

En 1959, dans un pays imaginaire d'Amérique latine.

LE THEME

Un jeune fonctionnaire idéaliste compose avec un pouvoir dictatorial qu'il veut réformer.

SI VOUS AVEZ MANQUE LE DEBUT



L'île d'Ojeda, capitale El Pao, dépend d'une république d'Amérique latine. C'est un pays où le luxe des gros propriétaires et la misère du peuple forment un contraste frappant. Le gouvernement, dit de Rénovation nationale, est, en réalité, soumis à un dictateur qui ne tolère aucune opposition. Au pénitencier qui a fait la célébrité d'El Pao, les détenus politiques et les prisonniers de droit commun sont soumis au même régime. Le gouverneur Vargas va célébrer l'anniversaire de « l'indépendance nationale ». Sa femme, Inès, le trompe avec le colonel Ollivarès. Ramon Vasquez, secrétaire du gouverneur, les surprend, mais ne dit rien. Ollivarès doit, d'ailleurs, quitter l'île. Alors que les soldats distribuent de la viande à la population affamée, Vargas apparaît au balcon de sa villa pour prononcer un discours. Un jeune lieutenant libéral, Garcia, tire sur lui et le tue.



Ramon Vasquez et Inès Vargas conspirent contre le régime oppresseur.



Entre Ramon et Gual, un seul point commun : leur amour pour Inès.

Vasquez est chargé d'assurer l'intérim en attendant la nomination d'un nouveau gouverneur. Il fait enlever les chaînes des prisonniers politiques, leur supprime le travail et améliore la condition des autres détenus. Inès, la veuve de Vargas, devient la maîtresse de Vasquez. Ils veulent faire ensemble le bonheur de l'île...

VOIR NOTRE ART

Réalisation de Jean-Roger Cadet

Il s'agit d'une épreuve de vérité entre deux groupes : cinq enseignants et six élèves des établissements secondaires de Nancy ; on projette aux deux groupes un dessin animé, *Plus vite*, de Peter Foldes, qui pose le problème de l'accélération du monde moderne. Chaque groupe est ensuite invité, chacun de

19.45 24 HEURES SUR LA UNE

40

PHILIPPE HERIAT, et VIVRE AUJOURD'HUI.



La jalousie de Gual fait craindre le pire aux deux amants.

NOTE CRITIQUE

Une œuvre dite « mineure » de Luis Bunuel. Il existe un certain déséquilibre, en effet, entre l'ampleur du sujet social et politique et le schématisme du scénario. Mais ces réserves sont légères : les thèmes de l'auteur

VOIR LES PAGES 34-35

son côté, à donner ses impressions sur le film projeté. Enfin, on demande à chaque groupe d'imaginer les réactions de l'autre, avant de dévoiler à l'un ce qui a été effectivement dit par l'autre au cours des discussions. Les participants sont ainsi amenés à découvrir sous un jour nouveau les partenaires qu'ils côtoient quotidiennement et qu'ils croyaient connaître. De plus les réactions retransmises

20.10 SPORTS-DIMANCHE
Réalisation de Solange Peter
Présentation de Pierre Fulla



A voir la tendresse de Gual pour ses perruches, qui le dirait si cruel ?



En se refusant à Gual, Inès a peut-être signé l'arrêt de mort de Ramon.

sont tous présents, Bunuel continue son courageux combat contre toutes les injustices.

COTES

Télé 7 Jours : pour adultes et adolescents.
Centrale catholique : pour adultes

par le miroir de l'écran constitue un véritable spectacle audiovisuel.

23.15 24 HEURES DERNIÈRE

23.35 Fin des émissions de la 1^{re} chaîne

nt p. 175
by
F. e. s. s. o. s. F. e. s. s. o. s. F. e. s. s. o. s.

Le Service de la Recherche présente

ENSEIGNANTS ENSEIGNÉS

Une émission de Françoise Berdot

22.15